

**Zeitschrift:** Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =  
Gazetta militare svizzera

**Band:** 92=112 (1946)

**Heft:** 8

**Artikel:** Variations sur un thème connu : Démocratisation de l'armée

**Autor:** Privat, E.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-20164>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

ruht auf diesem Glauben an die höhere Macht der Qualität. Ich möchte in der Stunde solcher Besinnung nicht anklagen. Wer aber sein Denken auf die Zahl, auf die Quantität aufbaut, der untergräbt nicht nur schweizerisches, sondern menschliches Dasein. Der Glaube an die Qualität, das Postulat, dass den Menschen Werte des Wahren, Guten und Schönen, dass den Menschen Werte der Gerechtigkeit und des Glaubens aufgegeben sind, ist unmittelbar selber Verpflichtung, an ihrer Verwirklichung zu arbeiten.

Wenn eine solche Verpflichtung das Aeusserste von uns verlangt, dann gibt sie uns auch das Aeusserste, was wir für unser schweizerisches Dasein brauchen, sie gibt uns das gute Gewissen.

Aus ihm schöpfen wir die Kraft zu schaffen und zu wirken, zu leben und zu sterben für die Ehre und die Unabhängigkeit unseres lieben Vaterlandes.

## **Variations sur un thème connu - Démocratisation de l'armée**

Par le Lt.-Colonel *E. Privat*, Genève

L'étranger, ignorant tout de notre pays et qui aurait le loisir de parcourir des extraits de notre presse quotidienne, ne manquerait pas d'affirmer que notre armée est essentiellement antidémocratique. A lire les nombreux articles consacrés au problème de la «démocratisation», il arriverait à la conclusion que les officiers constituent, en Suisse, une caste à part, totalement étrangère au pays, se recrutant par cooptation, imbue de ses privilèges et souverainement distincte de l'ensemble des citoyens. Son étonnement deviendrait de l'ahurissement, si après ses lectures édifiantes, on essayait de lui montrer qu'en Suisse, l'armée c'est le pays en armes; que l'obligation de servir date de la fondation même de la Confédération et qu'aucun chef chez nous, n'a pu éluder l'école de Recrues. Il aurait quelque peine à comprendre le principe même de notre défense nationale et renoncerait sans doute à saisir les bases de notre organisation militaire.

Mon dessein ne saurait être de répondre ici aux Helvètes moyens, qui se plaisent à prendre leurs slogans pour des idées et qui proclament, au café du Commerce: «L'armée suisse ne pourra à l'avenir remplir sa mission qu'à trois conditions:

1. revêtir le battle-dress;
2. faire voyager les officiers en 3<sup>me</sup> classe;
3. renoncer au salut.

Il semble que l'on ait un peu perdu la tête. C'est probablement la rançon de notre situation privilégiée.

Nous n'allongerons pas la liste, hélas trop longue, des constatations négatives, et préférant l'examen aussi objectif que possible du bilan actif de ces années de mobilisation, nous tournerons un instant nos regards vers l'avenir, qui seul compte à nos yeux. Six années de service actif nous ont permis de faire une expérience unique. Il n'y a pas, à notre connaissance d'exemple dans l'histoire militaire, de chefs qui aient eu à commander les mêmes hommes pendant six ans, sans se battre. Ceux qui ont eu à résoudre ce problème de durée peuvent prétendre à quelque expérience sur le plan du contact humain.

On l'a dit, et c'est vrai, le peuple suisse a été uni pendant cette guerre en raison du front commun réalisé devant l'envahisseur éventuel. Mais ce sentiment seul n'aurait certes pas suffi, s'il n'avait pas été étayé par le capital de confiance qui s'est établi entre les chefs et leurs subordonnés. Le régime de la crainte seule n'aurait pu se prolonger pendant les longues périodes de relèves. Malgré des défaillances profondément regrettables, il n'est pas exagéré de prétendre, que le problème des méthodes de commandement n'a pas connu l'échec retentissant, que certains croient devoir affirmer. C'est à ces problèmes que nous voulons nous arrêter maintenant, pour dégager, des leçons du service actif, l'essentiel de ce que sera la formation des chefs dans les années qui viennent.

Il me paraît indispensable de porter l'accent sur la formation personnelle de l'officier. Au sortir de l'école d'aspirants, le jeune lieutenant est préparé à sauter d'une carrière en criant «à moi», il a de bonnes notions de tactique et d'équitation, il a le sentiment de pouvoir commander, sur le papier, un régiment, mais dans le domaine de la psychologie élémentaire, il n'est qu'une recrue déguisée. Placé subitement à la tête d'hommes de son âge, qu'il s'agit de former aux dures exigences du combattant, il risque dans ces conditions de faire de l'infériorité en face de jeunes gens critiques par ce qu'ils ont entendu et lu sur l'armée, peu préparés aux efforts physiques, méfiants du supérieur, qu'on leur a décrit comme un être distant et peu compréhensif. Il y a là une tâche de formation magnifique, qui pourrait être confiée pendant l'E. O. et dans les premiers jours de l'école de

Recrues à des officiers de milice, ayant la double expérience du service actif et des responsabilités de la vie civile. Le climat serait certainement modifié si l'on précisait les buts et les moyens de cette initiation à la vie militaire qu'est l'E. R., cette période exaltante de la vie du jeune homme. En 1946 l'armée ne saurait se contenter de préparer des soldats pour la guerre, elle doit former des citoyens pour la paix et des hommes de caractère. Pour y parvenir il faut *des cadres* qui ont foi dans leur mission éducative. Ces cadres, il faut les former en vue de leur tâche d'éducateurs. Si l'on voulait commencer simplement en montrant les fautes à ne pas commettre, si l'on voulait se donner la peine d'entreprendre cette formation du chef, en entrant dans le concret avec l'enthousiasme indispensable, alors nos recrues, même après quatre mois seulement. étonneraient leurs parents, leurs patrons et leurs amis. «Nos hommes sont instruits, mais ne sont pas éduqués», constatait le Col. Comandant de Corps Borel à la fin des manœuvres de l'hiver 1944. A quoi nous servirait-il d'avoir des spécialistes connaissant à fond le matériel, s'ils ne savent pas pour quelle raison on les prépare à l'éventualité du champ de bataille, s'ils ignorent les constantes de notre histoire, le rôle que nous pouvons jouer dans le monde et s'ils n'ont pas confiance dans ceux avec lesquels ils auraient à se battre. Il y a là une tâche de formation et d'information des officiers qui est urgente à entreprendre.

Abordons les cours de répétition (C. R.) 1947. L'année prochaine, le 30 % de nos unités d'élite sera formé d'hommes n'ayant pas fait de service actif. La difficulté sera de reconstituer l'esprit de corps, d'établir ces relations humaines sans lesquelles rien de durable ne saurait être construit. Là encore les cadres devront être spécialement préparés. On devra leur présenter le problème, aborder avec eux, toujours à la lumière des expériences vécues, les solutions, les méthodes à utiliser. Pourquoi n'y pas consacrer une partie des cours d'officiers de cette année? Ce ne serait certes pas du temps perdu et il n'y aurait aucun inconvénient à couper les séances de manipulation d'armes que l'on nous promet pour aborder ce domaine si délicat et si riche en possibilités. Ne pourrait-on pas étudier dans le cadre du corps de troupe, les conditions à remplir pour gagner la confiance sans tomber dans le paternalisme qui est à la fois un mensonge, une faiblesse et une faute de psychologie. Quelle belle tâche pour le camarade plus âgé que de faire comprendre aux jeunes officiers qu'il faut une autre préparation pour éveiller l'affection de ses hommes que

celle requise pour frapper et punir. Mais envisager un cours I sous cet angle est plus difficile à concevoir qu'à établir un programme faisant alterner la technique des explosifs avec la connaissance des mines... c'est peut-être la raison de considérer cette suggestion comme follement utopique.

Parmi d'autres points, le cadre du prochain C. R. sera d'une très grande importance. Nous devrions arriver à ce que les hommes qui ont fait la mobilisation et qui ont encore à accomplir des C. R. (qui gagneraient être dénommés cours de perfectionnement) y entrent bien disposés, sachant que le programme en aura été préparé de façon rationnelle. Débarassés de gros soucis matériels par la persistance des allocations fournies par les caisses de compensation, ils sauront qu'ils passeront trois semaines de vie de plein air, trépidante, sans mornes séances de répétition, traduisant le manque d'imagination du chef. Ils devraient se réjouir chaque année de découvrir, au service, une autre partie du pays. Il faut que nous trouvions le moyen d'innover dans ce sens. Si en 1947 les soldats retrouvent la touffe d'herbe, la pinte et le terrain d'exercices où ils ont manœuvré en juillet 1939, la meilleure bonne volonté des cadres, l'excellence même du programme prévu, tout cela sera compromis par l'impression du retour aux conditions d'avant guerre. On m'objectera, je le sais, que les transports coûtent cher et qu'il n'y a pas place pour de semblables «fantaisies» dans notre ère d'économies. Le mâquis des compensations entre la comptabilité du Département militaire et celle du Département des chemins de fer m'est heureusement étranger. Je me demande néanmoins si nous voulons continuer longtemps encore, à faire dépendre le cadre de nos services futures des versements de la caisse du Département militaire à celle des C. F. F. Ce que je sais par contre, c'est qu'au jour où les C. F. F. sont dans une situation difficile, c'est le peuple suisse tout entier qui doit verser de très fortes sommes, par une opération financière dont j'ignore tout... sans même la compensation des déplacements proposés. Lorsque le soldat d'Appenzell aura effectué ses cours dans le Gros de Vaud ou en Gruyère, et que le Genevois aura participé à des manœuvres au Zugerberg ou dans l'Engadine, on aura l'impression déjà que quelque-chose est changé. Ce dépaysement sympathique ne constitue pas un but mais l'un des moyens destinés à transformer l'ambiance, le style de vie de nos prochains services.

Ceux qui auront dans les années prochaines le redoutable honneur de commander doivent affronter, la tête haute, les tâches à

venir. A chacun de s'y préparer et il serait souhaitable que des ordres viennent maintenant, sans tarder, pour nous proposer un travail intense de préparation intelligente: étude des procédés de combat, leçons à tirer de l'évolution de l'armement, adaptation rationnelle de nos possibilités, problèmes essentiels de contacts humains. Si ces ordres ne devaient pas venir par la voie hiérarchique, ce serait alors au nouveau comité central de la S. S. O. de mettre toutes les sections au travail avec comme but: *préparation des C. R. 1947*. Si nous voulons payer le prix, en étant convaincus de l'importance de notre mission de chef, alors nos hommes seront les premiers à sourire des slogans lancés sur le thème «démocratisation de l'armée». Alors le peuple suisse comprendra de nouveau qu'être officier, chez nous, ne saurait constituer un privilège, mais une possibilité de servir d'avantage et d'être utile à ceux qui nous sont confiés.

## **Gedanken zur Armeereform**

Von Hptm. i. Gst. *Walther Allgöwer*

### *Die Tatsachen*

Der zweite Weltkrieg ist bis zur Niederwerfung Frankreichs so durchgeführt worden, wie es namhafte deutsche Militärfachleute vor 1939 vorausgesagt und geplant hatten. Die gleiche Methode der Kriegführung versagte aber gegen England und Russland, so dass die Angelsachsen Zeit erhielten, sich zum Gegenschlag zu rüsten. Sie brauchten dazu mehrere Jahre und traten erst zum entscheidenden Angriff an, nachdem sie überlegene technische Mittel geschaffen und deren Einsatz in Afrika erprobt hatten. Seit 1944 aber erlebten wir:

*Die Luftbombardierung Deutschlands:* Nachdem anfangs nur kleinere Angriffe gegen Industriezentren ausgeführt werden konnten, erfolgte mit der Zeit Nacht für Nacht der Anflug Hunderter und Tausender von Bombern. Diese Dauerangriffe vermochten Industrie und Verkehr in immer stärkerem Mass zu lähmen, bis schliesslich unter dem Eindruck der Bombardierungskatastrophen die innere Widerstandskraft des Volkes zusammenbrach.